

La Fête-Dieu

La Fête-Dieu rappelle, au milieu des circonstances actuelles, dans l'âme de tout catholique, trois desirs, *pietatis desideria*, par excellence. Ces desirs sont de voir honorer le triple tombeau, le triple reposoir de Jésus-Christ, savoir : le sacrement de l'Eucharistie, par les processions solennelles de cette fête ; le sépulchre de Jérusalem, par l'augmentation du nombre des pèlerins catholiques ; les cœurs des chrétiens, par des communions plus dignes et plus nombreuses. Si ces desirs sont pieux, ils prennent dans les cœurs une nouvelle force au milieu des circonstances actuelles.

En effet, qui ignore ce que les catholiques ont fait dans l'intérêt de l'ordre en France, et ce qu'ils ont droit par conséquent de demander en retour ? Qui ignore qu'ils y ont fait une majorité imposante de 95 sur 100, et peuvent à ce titre réclamer du moins la liberté de leur culte ? Cependant, en d'autres pays où les catholiques ne sont pas en majorité et ne jouissent pas de la liberté, les processions du Saint-Sacrement ne sont pas aussi entravées qu'elles l'ont été jusqu'à ce jour en France. N'est-ce pas un désir légitime de voir ces processions permises et soutenues par le gouvernement, qui ne craint pas, grâce à Dieu, de mettre le clergé en évidence dans les cérémonies publiques.

En ce qui touche le Saint-Sépulchre, qui ignore la triste partie que les Grecs schismatiques tirent de l'indifférence actuelle des catholiques pour les Lieux-Saints ? Les bateaux à vapeur, les chemins de fer, en rapprochant les distances, devraient, ce nous semble, augmenter le nombre des pèlerins catholiques, comparativement à celui des pèlerins schismatiques, qui continuent à être à leur égard dans la proportion de 1,000 pour 1, comme à l'époque des voyages du P. de Géramb, de M. Mislin et de M. Eugène Boré. Combien cette indifférence doit opprimer nos cœurs au jour de fête du corps du Seigneur (*corpus Christi*), et qui nous rappelle le Saint-Sépulchre où il reposa ! En présence de cette pensée et au milieu des préoccupations qu'excite la question des Lieux-Saints, le moineau que nous allons citer montrera combien ce second de nos desirs est légitime.

Voici sur les Lieux-Saints et leur abaissement les paroles d'un schismatique (1). Si St. Pierre l'Ermitte et Saint Bernard vivaient encore, ils mourraient de douleur en comparant ce zèle d'un dissident et l'indifférence des catholiques.

« C'est avec une véritable douleur, dit un auteur russe qui vit encore (2), que je parle de l'abaissement ou l'autorité musulmane tient les lieux-saints. Les impôts sont grands pour la jouissance des sanctuaires ; les dettes, plus grandes encore, sont au-dessus des moyens pour les acquitter. L'habitude séculaire de cet état fait oublier les exigences du culte pour conserver le peu qu'on possède. Ainsi, le jour de Pâques, on tolère les danses et le sommeil des chrétiens arabes, qui font de l'intérieur du temple comme un caravansérail. Les femmes du gardien principal turc, ou plutôt tout son harem, ont une place réservée dans l'enceinte de l'autel. La pierre que les anges ont ôtée du Saint-Sépulchre, qui sert d'autel, où descend le Saint des saints, est employée pour réunir l'argent des contributions que les Turcs y placent sans le moindre scrupule. On voit des métropolitains chrétiens s'approcher du gardien turc, employé secondaire nommé par le pacha de Damas, et lui baiser les mains et le bas de son vêtement avec une crainte servile. Les satellites turcs battent les chrétiens à côté des autels et se placent où il n'est permis qu'aux prêtres de se tenir. En même temps on entend les chrétiens de différentes croyances se quereller entre eux. On sait que cinq différentes croyances occupent et partagent l'église du Saint-Sépulchre : les Syriens, les coptes (nestoriens et eutychéens), les arméniens, les latins et les grecs. Tous se haïssent mutuellement et aggravent souvent le malheur

commun par de basses intrigues. Les plus forts de tous, à l'époque où notre voyageur visitait les Lieux-Saints, étaient les arméniens. Ils ont acheté tout ce qui appartenait auparavant aux grecs, dans l'enceinte de l'église du Saint-Sépulchre. Les manoirs ont fortifié les catholiques, dont la puissance s'est accrue sous Napoléon. Les grecs riches des dons qu'ils recevaient de tous côtés, ont pu rétablir le saint temple à leurs propres frais après l'incendie de 1708. Il est triste cependant d'ajouter à ce souvenir, dit Mouravieff, qu'ils ont fortement abusé de leur triomphe en persécutant les chrétiens d'autres croyances. Ainsi, en rétablissant le temple, ils en ont rejeté les ossements de Godefroy et de Baudouin et ont détruit les tombeaux de ces héros, sous prétexte que c'étaient des princes latins de Dieu. Le tombeau de Baudouin se trouvait à côté du Golgotha, et pendant six siècles on a lu sur le glorieux tombeau de Godefroy : *Hic jacet in christo dux Godefridus de Bulion, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano, cujus anima regnet cum Christo Amen*. Hélas ! on ne voit plus maintenant cet antique trophée de la victoire et de la domination des chrétiens sur Jérusalem. Vainement les catholiques cherchent ces monuments illustres ; les grecs répondent qu'ils ont disparu dans l'incendie. Ce qui frappe encore plus, c'est l'audacieuse profanation commise par un prêtre arabe sur le saint autel des latins. Eloignons de nous ces tristes souvenirs. Celui qui n'est pas allé lui-même à Jérusalem, dit en terminant Mouravieff, ne peut avoir l'idée de l'état d'abaissement où se trouvent ses sanctuaires. Qui y est allé et qui a prié sur le tombeau du Sauveur, au milieu des persécutions dont il est l'objet, qui a pleuré, le cœur navré de douleur par ce spectacle, celui-là ne peut pas comprendre l'indifférence de l'Europe pour cette pierre angulaire de son saint.

Quant au troisième objet de nos desirs, qui ignore que, malgré tout ce que le retour attire vers la religion à de consolant, il y a un lien de verser des larmes en considérant ce qui reste à désirer pour voir Notre Seigneur honoré, dans le cœur de tous les hommes, par des communions plus fréquentes et plus dignes ? Les revues et les journaux catholiques d'Allemagne (1) parlent depuis quelques jours de la grande vocation de la presse catholique. Pourrait-on mieux déterminer sa grandeur, son but, son caractère et ses limites qu'en disant que tout se résume pour elle à défendre la liberté et à propager le respect dû au catholicisme pratique, dont le symbole et le terme nécessaire est la communion ?

P.-M. ETIENNE.

Rome.

La cérémonie de la distribution des aigles aux régiments qui composent l'armée d'occupation a eu lieu le mercredi 2 juin, à cinq heures de l'après-midi, sur la place Saint-Pierre. Après avoir adressé aux troupes réunies autour de lui de chaleureuses et énergiques paroles, M. le général Géméau a remis les drapeaux, à la fois la formule du serment que chaque officier a prêté en levant la main et disant : « Je le jure », et a fait ensuite la distribution de trente décorations que le Saint-Père avait accordées pour être réparties entre les divers régiments.

Un bruit tout-à-fait romanesque (on appelle *romanesco* tout produit du sol propre de Rome) courait ces jours derniers de par là ville ; on prétendait que trois bâtiments de guerre anglais étaient arrivés devant Ancône pour protéger l'intéressante personne du nommé Murray, sujet britannique, condamné à mort pour assassinat par le tribunal de la Consulte. Les anarchistes sont heureux quand une occasion se présente d'exploiter les deux chaînes assez vastes de la peur et de la crédulité publique ; néanmoins, ils ne manquent jamais de le faire d'une façon assez bouffonne. Le gouvernement anglais sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le compte de ce Murray, qui était un des chefs d'une bande installée, à l'époque des orgies révolutionnaires, à Ancône, sous le nom de *Banda degli ammazza-*

(1) La Volkskalle, et la Revue de Carres.

ri, bande des assassins il n'ignore pas que si cet homme, suivant les expressions de certains de ses compatriotes, appartenait à une famille respectable, plusieurs victimes informées ont péri de sa propre main : que ne pensait-il à cette famille avant de devenir rebelle au gouvernement qui l'avait accueilli et protégé avant de se faire assassin public dans un pays étranger ?

— Les exercices du Mois de Marie ont été suivis avec un zèle et une persévérance remarquable aux églises du Gesù, de Saint-Charles au Cours, de Saint-André della Valle, Sainte-Marie in-Transtevere et autres. Une foule immense se réunissait matin et soir pour entendre les chaleureuses prédications des RR. PP. Baldassini au Gesù et Franco à Saint-Charles. A Saint-Louis des Français, les exercices ont été suivis très-guilièrement par les fidèles habitués et par un bon nombre de soldats, dont la tenue et le recensement étaient également édifiants.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 6 JUILLET 1852.

PREMIÈRE PARTIE. — Le Piétisme en Allemagne. — Histoire de la Littérature en France depuis la conquête des Gaules par Jules César jusqu'à nos jours.

FEUILLETON. — LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉPUBLIQUES : — 1793-1848. — Seconde partie : 1848. — (Suite.)

Hier est décédée à l'Asile de la Providence de cette ville, la Révérende Sœur URSULE LEBLANC dite Marie du Crucifix, âgée de 35 ans, mais 25 jours, après avoir passé en religion 8 ans, 9 mois et 27 jours.

Futile tentative de persécution en Angleterre contre la vraie Foi.

La proclamation suivante vient d'être publiée en Angleterre. Que c'est œuvre pitoyable que celle des adversaires qui montrent les dents quand ils ne peuvent mordre ! Cette rage est cependant inutile, car elle prouve combien l'Angleterre est devenue faible, et combien, au contraire, la Religion Catholique y acquiert de puissance et d'autorité.

PROCLAMATION.

VICTORIA REGINA. Vu que, par un acte du Parlement passé dans la dixième année du règne de feu Sa Majesté George IV., pour le soulagement des sujets Catholiques Romains de Sa Majesté, il est ordonné qu'aucun ecclésiastique romain Catholique, ni aucun membre d'aucun ordre religieux, communauté ou société de l'Eglise Catholique, liés par des vœux religieux ou monastiques, n'exercera aucun rituel ou cérémonies de l'Eglise Catholique Romaine dans les rues et autres places publiques, avec beaucoup de personnes en habits de cérémonie ; portant des bannières, objets et symbole de leur culte, en procession, au grand scandale et nuisance de plusieurs personnes de notre peuple, et au danger manifeste de la paix publique ; et vu qu'il nous a été représenté qu'une telle violation des lois a été commise près des places du culte public, pendant le temps du service divin, et de manière à troubler les congrégations qui y étaient rassemblées ; Nous avons cru, à cause de cela, qu'il était de notre devoir, par et de l'avis de notre Conseil Privé, de faire sortir Notre présente proclamation royale, afin d'avertir solennellement tous ceux qu'elle peut concerner, que, pendant que Nous sommes résolue de protéger

nos sujets de la Religion Catholique Romaine dans la jouissance libre de leurs droits légaux et de leur liberté religieuse, Nous sommes déterminée à réprimer les commissions de telles offenses, comme ci-dessus mentionnées, par lesquelles les coupables peuvent attirer sur eux-mêmes les punitions qu'exige la violation des lois, de la paix et de la sécurité : ce qui peut mettre en danger nos domaines.

Donné en Notre Cour, Palais de Buckingham, le 15ème jour de juin, dans l'an de Notre Seigneur 1852, la quinzième année de Notre règne.

DIEU SAUVE LA REINE.

Des individus qui n'ont d'évangélique que le fanatisme de leur secte, et qui ne voient dans la liberté de conscience que le droit fort peu chrétien de molester les catholiques, se sont permis d'afficher dans plusieurs quartiers de la ville la proclamation récente de Sa Majesté qui interdit au clergé catholique romain les processions publiques ainsi que le port du costume sacerdotal dans le royaume uni. La nature de cette plaisanterie en union aux diatribes du *Montreal Witness* contre les cérémonies de la Fête-Dieu, dit assez quelle en a été le mobile.

Sans doute, il faut mépriser de pareils actes puisque les auteurs en comprennent assez eux-mêmes toute la bassesse pour ne les perpétrer que dans les ténèbres ; mais il n'en revêtent pas moins le caractère de cette rage absurde des sectaires, qui recherchent plutôt le succès que la plausibilité des moyens dans leurs complots aveugles contre le catholicisme. Les catholiques de ce pays n'ignorent pas que le premier acte de gouvernement qui ferait ces gens, s'ils tenaient le pouvoir, serait une loi de proscription contre les catholiques en vertu de la liberté de conscience qui est un article de leur catéchisme ; ils savent qu'en reprochant aux catholiques un ascendant que ceux-ci n'ont pas, ils le convoient pour eux-mêmes dans un but d'oppression inique et détestable ; ils savent enfin que depuis longtemps ces ennemis des papistes en sont venus jusqu'à rêver la suppression des cérémonies publiques de notre culte. Aussi, l'effronterie de pareilles conceptions ne sera jamais contenance par l'apathie de ceux à qui l'on veut insulter d'une telle manière. A cette dictature d'espèce toute nouvelle, dont le *Montreal Witness* n'a pas en honte de nous menacer, il sera facile d'opposer une résistance qui toujours la paralysera, car elle fait la honte d'une société civilisée, et jamais, d'ailleurs, les autorités impériales n'oseraient aboler par un odieux coup d'état les traités solennels qui admettent en ce pays l'existence du culte catholique tel qu'il y était librement professé avant 1763.

C'est là ce dont il convient de faire ressouvenir les champions hypocrites de la tolérance religieuse et sociale en Canada.

La conduite du rédacteur du *Montreal Gazette*, journal protestant, en cette occasion, doit le faire excepter de la classe de fanatiques à laquelle s'adressent nos observations. Voici ce qu'on est flatté de lire dans cette feuille au sujet des placards que nous venons de mentionner :

« Quelques personnes ayant plus de zèle que de savoir, plus de bigoterie que de religion, ont pris sur elles-mêmes d'imprimer et de placer par les rues la proclamation de Sa Majesté contre les cérémonies et les processions en public des catholiques romains dans la Grande-Bretagne. Cette proclamation, si elle est nécessaire, mais le statut en vertu duquel elle a été émanée n'est pas loi en Canada, et l'usage aussi subrepticement des emblèmes Royaux qui y sont empreints n'est propre qu'à attirer à soi-même la haine et le mépris. Il n'y a là qu'une insulte sans pouvoir à nos consœurs catholiques, et nous espérons que les magistrats de cet acte en seront justement punis. Quelqu'un de ces individus a eu l'impudence d'afficher une de ces proclamations sur la porte extérieure de la cour adjacente à notre bureau. Nous donnerons quelque chose pour approuver son nom. Nous sommes fermement protestants, et parlant, nous protestons d'être chrétiens. Notre sainte religion ne fut et ne sera jamais favorisée par l'insulte envers ceux qui diffèrent d'avec nous en matière d'opinion, et c'est pour nous un sujet de mortification et de regret profond de voir ceux qui professent avec nous une foi commune, violer aussi indigne la doctrine qu'enseigne le Grand Fondateur de notre religion. »

Cette utile leçon de charité profitera-t-elle au *Montreal Witness* ? Le rédacteur de ce

journal approuvera-t-il ce que vient de réprover aussi énergiquement celui de la *Gazette* ?

P. S. Nous recevons le *Montreal Witness* d'hier. Le philanthropique journal ne dit mot des placards en question. Il est muet également sur le conte de son jésuite ; l'imposture est évidente, et le pauvre éditeur la laisse passer inaperçue pour ne pas faire dommage à celles qu'il médite encore !

Le Dr Brownson, dit le *True Witness*, a écrit avec beaucoup d'effet à New-York, sur le sujet de « l'incompatibilité du Protestantisme avec la liberté ». Naturellement, l'introduction de cette thèse sur la liberté, à du paraître bien extraordinaire au plus grand nombre des Protestants qui, avec leurs bons sens, leur modestie et leur haute science sur les temps antérieurs du moyen-âge, s'imaginent en avoir le monopole. Ceux-là croient peut-être que la liberté humaine ne date que de Henri VIII. Les Catholiques, au contraire, pensant que la liberté existait en Angleterre longtemps avant qu'elle n'eût été conquise par le Duc Guillaume et ses mercenaires étrangers, — que les règles de la liberté furent bien comprises et franchement observées des Rois papistes, des Lords et des communes, plusieurs siècles avant celui de Luther et de Cromwell, voient de suite que le savant docteur pouvait sans trop de difficulté réussir dans sa dissertation. Il ne faut pas déprécier les résultats de la Réforme : c'est d'elle en effet que dérive la Loi des Pauvres, le Paupérisme et les Maisons de Travail, l'ignorance et la dépravation de masses considérables de la population, et la haine profonde du pauvre contre le riche, — haine qui, avant que nous eussions, trouva le moyen de s'exprimer d'elle-même d'une façon significative. Tels sont les titres du Protestantisme à la gratitude, et il serait injuste de ne les pas reconnaître. Mais que les Protestants prétendent au mérite d'avoir été les fondateurs aussi bien que les protecteurs de la liberté, c'est de leur part une prétention exorbitante.

On ne saurait fermer les yeux sur ce fait que l'Angleterre catholique sous les Plantagenets, était une contrée plus morale, plus prospère, et, sous un point de vue purement humain, un pays beaucoup plus heureux, plus paisible et plus influent que l'Angleterre protestante des Tudors, des Stuarts ou des Chicks de la maison d'Hanovre ; — que le peuple en était mieux nourri et plus heureux sous tous les rapports, que les générations étiques qui de nos jours traînent leur pénible existence dans les districts manufacturiers où elles surabondent, — et qu'enfin les législateurs auxquels est due la *Grande Charte*, et le *Proces par Jury* et l'*Habeas Corpus*, furent, pour le moins, des administrateurs aussi sincères et des avocats aussi consciencieux de la vraie liberté, que les rédacteurs des lois pénales et ceux du Bill de 1531 contre les Titres Ecclésiastiques.

Le Dr. Brownson a eu pour objet de démontrer que le Protestantisme est opposé à la liberté intellectuelle, religieuse et civile, en ce que le Protestantisme, en substituant le principe du jugement privé de l'individu à celui d'obéissance à l'autorité, conduit inévitablement à l'anarchie ou au despotisme. Il admit que le Protestantisme n'était compatible avec la licence, — mais, licence n'est pas liberté, plus qu'autorité n'est despotisme. Au contraire, la licence, de même que le despotisme, est incompatible avec l'idée de la liberté, tous deux usurant la suprématie des volontés : l'une à l'égard de l'individu, l'autre à l'égard du plus grand nombre. La domination de la volonté du plus grand nombre est aussi bien le despotisme que la domination de la volonté de l'individu.

La cour de circuit de Montréal rendit jugement la semaine dernière sur la demande d'un particulier réclamant de la compagnie d'un chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique le prix d'une vache égarée par un train du chemin de fer comme elle traversait accidentellement la voie qu'il parcourt. Non seulement cette action fut renvoyée, mais le tribunal accorda même £4 de dommages réels

La Ste. Vierge agenouillée au pied de la croix de Jésus-Christ, n'avait pas un visage plus désolé que celui de la pauvre Madeleine.

Dominique était à demi levé, la tête appuyée contre elle :

— Oh ! M. Vancelay... ne vient... pas... ma pauvre... Madeleine... ils te tuent... comme ils m'ont tué... moi... Il faut... partir... partir... tout de suite... je mourrai... seil.

Mon père... mon père... sanglotta Madeleine, dont tout à coup les larmes s'échappèrent comme un torrent longtemps contenu.

— Je te dis qu'ils te... tuent... répéta Dominique, qui fit, pour prononcer ces paroles, un suprême effort. Ils l'ont juré ! Et M. Arthur... écoute... Madeleine... dis bien... à M. Vancelay... à lui... seul... qu'il est perdu... les sociétés... secrets... M. Arthur... à M. Vancelay... pas à d'autres... pure... pars...

Pour prononcer ces derniers mots, le mourant s'était redressé ; de sa bouche s'échappaient des gorgées de sang et ses yeux s'étaient fixés sur sa fille avec l'immobilité de la dernière agonie ; mais, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, il retomba sans mouvement.

— Oh ! mon père !... mon père !... répétait Madeleine en se jetant sur lui et en couvrant son visage de baisers et de sanglots ; il est mort !

C'est à ce moment là que le portier entra avec l'Italien, en criant d'une voix essoufflée :

— V'la un médecin, mam'zelle... v'la un médecin !

M. Vancelay n'était pas encore arrivé ; il

ne faut pas accuser de lenteur ce vieillard de quatre-vingts ans ; il faut calculer le temps qu'il lui avait fallu lorsqu'on avait sonné à sa porte, pour qu'il se levât, allât ouvrir, puis passât un vêtement.

— Trop tard ! trop tard ! sanglotta Madeleine, dont les longs cheveux blancs couvraient le visage ensanglanté.

Un éclair passa sur les traits de M. Vancelay, et il se précipita vers son père, dont il se pencha et le serra dans ses bras.

— Un éclair passa sur les traits de M. Vancelay, et il se précipita vers son père, dont il se pencha et le serra dans ses bras.

— Monsieur ! monsieur !... il n'est pas mort ! j'ai senti son cœur battre !

— Pauvre homme ! dit Marini en se penchant plus encore. Il respire encore, peut-être pourrions-nous ?... permettez-moi d'examiner ses blessures.

— Oh ! monsieur ! s'écria Madeleine en joignant les mains avec une supplication désespérée ; sauvez-le !... sauvez-le !

— Hélas ! mademoiselle, dit Marini d'une voix triste en écoutant la respiration qui revenait un peu au mourant, la science humaine a des bornes, etc.

Dominique venait d'ouvrir les yeux.

— Monsieur Vancelay, essaya-t-il de dire d'une voix faible.

— Non, non, monsieur, ce n'est pas M. Vancelay, c'est un médecin.

Dominique le regarda ; et quelque chose comme une expression presque de joie passa sur les traits livides du mourant, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur les cheveux blancs de celui qui était devant lui.

— Oh ! sauvez ma fille !... sauvez-la... murmura-t-il en tendant vers l'Italien ses deux bras qui retombaient presque au désespoir, sauvez-la... Ils la tuent... vous la sauvez... vous... ah !... M. Vancelay... quelle perte !

Il saisit une des mains de Madeleine.

— Madeleine, n'oubliez pas... ce que je... j'ai dit... M. Arthur... ah !... Made... je...

Il a parlé... Marini : tout bas Marini, dont le front se plissa sous le fardeau d'une sombre préoccupation.

M. Vancelay entra. Dominique tourna vers lui ses yeux dont les regards étaient déjà voilés par la mort.

— Mon Dieu ! dit le vieillard, n'y a-t-il plus d'espoir ?

— Avez, fit Marini.

Dominique voulut parler, mais les paroles s'éteignirent sur ses lèvres ; qui se remuèrent faiblement ; il ouvrit de grands yeux, se souleva convulsivement, puis, sans qu'il s'échappât un cri ou un gémissement, ses yeux se fermèrent et sa tête retomba sur son oreiller pour ne plus se relever.

— Mort !... murmura Marini d'une voix sourde.

— Mort !... s'écria Madeleine en cachant sa tête dans les draps ensanglantés du lit.

— Pauvre Dominique ! dit M. Vancelay ; mais c'est un crime atroce !

Marini n'avait pas oublié pendant ce temps son rôle de médecin ; il s'était approché lentement du lit et avait posé sa main sur la poitrine de Dominique, sans, sans prononcer un seul mot,

il avait soulevé un coin du drap et en avait converti la tête du cadavre.

— Il paraît que c'est bien fini, dit le portier à voix basse en hochant la tête tristement ; tu n'es plus bonne à rien, ici, ma femme ; descends, ça fait mal.

M. Vancelay s'était approché et avait posé une de ses mains sur la tête de Madeleine.

— Pauvre enfant ! dit-il, pauvre enfant !

— Oh ! oui, pauvre enfant ! répéta Marini avec un air de touchante compassion.

— Il faut, reprit M. Vancelay, l'arracher à cette scène horrible.

Et se penchant vers la jeune fille toujours agenouillée :

— Madeleine, mon enfant, c'est moi, M. Vancelay.

Au nom de M. Vancelay, la jeune fille releva soudainement la tête et tendit ses deux bras au vieillard.

Jamais la profonde désolation d'un cœur n'avait masqué plus cruellement son empreinte sur un visage.

Ne restez pas ici, pauvre fille, venez chez moi, nous pleurerons et nous souffrirons ensemble.

— Madeleine se leva sans répondre et resta un instant immobile et debout devant ce lit mortuaire ; plus une larme ne coulait de ses yeux, plus un sanglot ne criait dans sa poitrine.

Elle joignit ses mains ; elle priait.

Puis elle se pencha sur le lit, souleva le drap, contempla une dernière fois ce visage que la mort avait glacé, y déposa silencieusement un dernier baiser, et laissa retomber le drap.

— Me voici, M. Vancelay, dit-elle.

Marini s'approcha d'elle, et, lui prenant la main :

— Pauvre fille, dit-il, le hasard seul m'a conduit ici pour apporter des secours à un mourant, hélas ! bien inutile, mais je n'oublierai pas que votre pauvre père m'a dit en me tendant les bras : « sauvez-la ! ». Un danger vous menace donc ?... Il faut fuir ce danger, disposez de moi, si je puis.

— Merci, monsieur, répondit Madeleine.

L'Italien s'approcha d'elle plus près encore.

— Deux mots, lui dit-il.

— Madeleine le regarda avec étonnement ; mais le visage de Marini n'exprimait que la bonté la plus paternelle et la compassion la plus grande. Seulement, quand la jeune fille le regarda, l'Italien mit sa main devant sa bouche pour lui recommander le silence.

Le portier racontait en ce moment, à sa manière, à M. Vancelay cet horrible événement, et déjà le brave homme y joignait des détails qu'il était loin de connaître par lui-même.

Marini vit d'un coup d'œil rapide que l'instant était favorable.

— Pardon, mademoiselle, dit-il à voix basse, de vous parler ainsi... Accueillez en la vive sympathie que me fait éprouver pour vous un si cruel et si fatal événement ; il y a derrière cette mort quelque secret terrible, peut-être. Tout à l'heure j'ai entendu votre pauvre père vous recommander le silence ; prenez bien garde... un seul mot prononcé pourrait... je le crois, attirer sur vous de terribles vengeances !

(A continuer.)